

## Rencontres avec Henri Deluy

*Il est de ceux qui, à force d'écrire et de penser contre, requalifient le lyrisme.* (Gérard Noiret)

C'était au début de l'année 1959. Un employé du Gaz de France, sachant que le fils d'un de ses collègues avait la marotte de la poésie, lui apporta un numéro d'une revue encore très peu connue à l'époque. Ce collègue était mon père, il était syndiqué à Force ouvrière mais son ami avait la carte de la CGT. C'est d'ailleurs, semble-t-il, à l'occasion d'un congrès de ce syndicat dans la ville de Marseille que le cégétiste avait acheté à mon intention cette publication.

La lecture de cette modeste revue (une cinquantaine de pages dans un format d'environ 13 sur 20), qui reprenait en 2 de couverture la fameuse formule *La poésie doit avoir pour but la vérité pratique*, suscita en moi des réactions contradictoires. Si j'éprouvai d'emblée de la sympathie pour la ligne générale qu'elle affichait (le dégoût suscité par la guerre d'Algérie avait accéléré dans ma génération une prise de conscience politique), l'écriture de certains textes me laissait perplexe. La poésie que j'écrivais alors était marquée par l'influence de Philippe Soupault – que je venais de rencontrer et qui m'avait prodigué ses encouragements – et le léger post-surréalisme dans lequel je baignais avait quelque chose de rêveur. Je préférerais l'ironie et l'insolite à la poésie de combat.

Cela ne m'a pas empêché d'envoyer quelques poèmes à celui qui dirigeait cette revue, Henri Deluy, 21, boulevard Gariel, Marseille, quatrième arrondissement. Un des membres du comité de rédaction, Pierre Guery, m'a adressé une réponse amicale, m'incitant à lui soumettre d'autres textes. Et le numéro 8 de décembre 1959 publiait un assez long poème dans lequel je tentais, non sans grandiloquence et naïveté, d'exprimer la rupture avec les brumeuses élucubrations de l'adolescence :

*Non les amis*

*Pour moi c'est fini*

*C'est ici que je ne prends plus le même métro*

*En bas les rails vont vers l'infini*

*Et sur le quai*

*La pluie du matin s'en vient par la rame des ouvriers*

*Délayant dans le sang*

*Nos rêves au néon*

(...)

À la suite de la disparition brutale de mon correspondant, ce fut avec Jo Guglielmi que j'échangeai

une correspondance assez suivie. Ce qui me donna l'envie de rencontrer les animateurs de cette revue. En juin 1960, après avoir passé l'examen de propédeutique, je suis « descendu » dans le midi en auto-stop, m'installant à l'auberge de jeunesse de Cassis. Dans les calanques, je vis pour la première fois la lumière méditerranéenne et le bleu intense de la mer. Cette violente beauté resta longtemps pour moi indissociable de la forte impression provoquée par la lecture de certains poèmes d'Henri Deluy :

*J'abandonne au vent*

*Le cerne endommagé des nuages*

*Le salpêtre si rare*

*Cette zone trop calme*

*La mainmise du ciel*

*Sur les torrents dressés*

*L'arme prête aux rocailles*

Henri m'avait donné rendez-vous chez lui. Contre la chaleur de l'après-midi, les persiennes fermées maintenaient l'appartement dans la pénombre. Son accueil fut cordial, un peu réservé. Il m'écoutait en mordillant une énorme pipe, j'observais son beau visage au teint mat, ses yeux sombres. Il portait des jugements abrupts sur la littérature (« ce qui n'a pas de sens n'a pas de sang ! ») et sur la politique : alors que je lui demandais quelle était la couleur politique de la mairie de Marseille, il me répondit froidement : « SFIO, autant dire d'extrême droite. »

Guglielmi nous a rejoints en fin d'après-midi, ainsi que mon ami le peintre Fernand Teyssier, qui était lui aussi venu à Cassis. Nous sommes allés dîner tous les quatre au bord de la mer et la discussion, ponctuée de lectures de poèmes, s'est prolongée très tard dans l'appartement de Jo. Quelques bouteilles vides étaient restées sur la table lorsque le jour s'est levé. Nous avons passé la nuit à parler poésie et politique.

En décembre de la même année paraissait le numéro 12 de la revue, un ensemble entièrement consacré à la guerre d'Algérie, qui s'ouvrait sur un poème de Guillevic. Au sommaire figuraient, outre les noms des animateurs de la revue comme Henri Deluy, Jo Guglielmi, Jean-Jacques Viton, Jean Todrani, Serge Bec, Gabriel Cousin, ceux de Franck Venaille, Luc Boltanski, Charles Dobzynski, Antoine Vitez, Paul Rossi (auquel manquait encore le second prénom Louis). Des dessins de Lapoujade, Corneille, Louis Pons et Michel Raffaelli illustraient ce numéro où j'étais également présent avec un bref poème dédié à mon ami le peintre Fernand Teyssier, qui ne bénéficiait pas, comme moi, d'un sursis, et venait de partir au service militaire.

L'automne 1960 fut marqué par de nombreuses initiatives contre la guerre d'Algérie, après le coup d'éclat du Manifeste des 121. Pour la première fois, l'UNEF, le syndicat des étudiants, s'engageait

nettement en faveur d'une négociation avec les représentants du FNL algérien. Le 27 octobre, plusieurs manifestations – en ordre dispersé – se déroulèrent à Paris à l'appel de syndicats et du Parti communiste. C'était justement cette date qu'avait choisie Henri Deluy, « monté » de Marseille, pour réunir, au premier étage d'un café de la rue des Écoles, les correspondants parisiens d'*action poétique*. Dans un Quartier latin quadrillé par les forces de l'ordre, nous nous sommes retrouvés le soir au premier étage de ce café. Une dizaine de poètes, parmi lesquels André Laude, Lionel Richard, Michel Jourdain, Franck Venaille, Charles Dobzynski. Nous avons bien sûr longuement discuté de poésie et de politique. Quelqu'un manquait cependant : Henri Deluy, l'organisateur de ce rendez-vous ! Avait-il été embarqué par les flics à l'issue d'une des manifestations ? Longtemps je n'ai pas su pourquoi nous l'attendîmes en vain ce soir-là. Quelques années plus tard, il me confia que son absence était due à une brève passion amoureuse et qu'il s'était dit : après tout, que les Parisiens proches de notre revue fassent connaissance, n'est-ce pas l'essentiel ?

Ce fut pour moi le début d'une collaboration, d'abord épisodique certes, au travail d'une revue qui correspondait de plus en plus à mes préoccupations. J'y fis notamment paraître, en 1965, mes premières traductions d'un ami poète est-allemand, né la même année que moi, que je venais de rencontrer à Leipzig : Volker Braun. Cinq ans plus tard, Henri publia d'ailleurs dans la collection *La poésie des pays socialistes* qu'il avait créée chez Pierre-Jean Oswald le premier livre de poèmes de Volker dont il m'avait confié la traduction : *Provocations pour moi et d'autres*.

Après un séjour de deux ans en Iran, je revins à Paris en juillet 68 alors que le « mouvement de mai » s'achevait. Je me souviens que je revis alors Henri à la Société des Gens de Lettres encore occupée par l'Union des écrivains récemment fondée. Henri en avait été un des acteurs, avec Bernard Pingaud, Franck Venaille, Jean-Pierre Faye, Guillevic, Roger Bordier et quelques autres. De novembre 68 à l'été 69, j'ai travaillé à Berlin-Est afin de me remettre dans le bain de la langue allemande. C'est pendant ce séjour que j'ai préparé la traduction du livre de poèmes de Volker Braun.

Après mon retour à Paris, Henri m'a proposé de rejoindre le comité de rédaction de sa revue. Les années soixante-dix d'*action poétique* me laissent le souvenir d'une période passionnante et fructueuse, nous nous réunissions dans l'appartement d'Elisabeth Roudinesco et d'Henri, dans le quatorzième arrondissement de Paris. J'ai pu ainsi mieux connaître des poètes aussi différents que Charles Dobzynski, Jacques Roubaud, Lionel Ray, Maurice Regnaud, Pierre Lartigue, Bernard Vargaftig, Paul Louis Rossi, Marie Etienne, Gil Jouanard, et aussi Claude Adelen, Yves Boudier, Jean-Charles Depaule, Martine Broda, Jean-Pierre Balpe, Marc Petit, Liliane Giraudon, quelques autres encore. Deux jeunes femmes, Elisabeth Roudinesco et Mitsou Ronat, ouvraient notre horizon sur la psychanalyse et la linguistique. Chaque numéro de la revue était préparé collectivement, dans une ambiance joyeuse, cela se terminait par un repas mijoté par Henri. Nous explorions les avant-gardes

du vingtième siècle, revisions les formes poétiques du passé, réagissions à notre manière aux événements politiques, traduisions beaucoup. Et, souvent, nous nous retrouvions dans les manifestations. Je me souviens que Jacques Roubaud notait systématiquement les slogans repris en chœur dans les cortèges afin de les analyser du point de vue prosodique. Il me dit un jour : le PSU avait un slogan de dix-sept syllabes, cela n'a pas tenu plus de cent mètres !

Nous avons concocté, avec Pierre Lartigue comme cuisinier en chef, un mémorable numéro sur la poésie et la cuisine. Et pendant de nombreuses années Henri présenta, avec une saveur culinaire et poétique, une recette sur la quatrième de couverture de notre revue.

Il y eut bien sûr des crises, des démissions, parfois des retours, des brouilles, des éloignements. D'autres poètes, plus jeunes, nous rejoignirent au comité de rédaction, la plupart du temps à l'instigation d'Henri, apparemment infatigable. Sans sa passion, sans sa curiosité, *action poétique* n'aurait jamais connu une telle diversité ni une telle longévité : plus d'un demi-siècle d'existence !

Toutes ses activités et ses voyages (songeons à ce qu'il a accompli durant une quinzaine d'année à la direction de la Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne) n'ont pas empêché Henri Deluy de mener à bien une œuvre considérable de poète et de traducteur. Et c'est cette part essentielle de lui, son apport singulier à la poésie contemporaine\*, qu'il importe de redécouvrir.

## **Alain Lance**

(\*) Je recommande notamment l'essai que lui a consacré Claude Adelen, *Henri Deluy : une passion de l'immédiat*, éditions Fourbis, 1995.

Cet article, ici légèrement remanié et corrigé, est paru initialement dans le n° 984 d'*Europe* qui comportait un dossier consacré à Christa Wolf. Il est paru au moment des 80 ans d'Henri Deluy.